

\*  
\* \* \*  
\*

## CHAPITRE I

En bonne secrétaire de direction qu'elle était, madame Mauricette terminait de rédiger consciencieusement un courrier que lui avait confié son chef, monsieur Rabourit. Le téléphone sonna. Elle regarda la pendule avec un claquement de langue agacée. Bientôt midi. Le ton s'efforça d'être aimable.

– Foyer de l'enfance d'Amiens, j'écoute ? Ah, c'est toi, Jean-Nono ? Oui, ça va. Tu ne trouves plus ton portable ? Non, je ne l'ai pas vu. Tu as bien cherché ? Si, si, je demanderai au réfectoire...

Elle raccrocha et retourna à son courrier. Elle prit sa bouteille d'eau minérale d'un geste distrait et porta le goulot à sa bouche. Deux coups énergiques assénés contre la porte restée entrouverte manquèrent de lui faire avaler l'eau de travers.

C'était un jeune homme d'environ dix-huit ans. Il dépassait le mètre soixante-quinze et avait des cheveux bruns coupés très courts. Il avait un visage plutôt carré, des lèvres minces et légèrement contractées. Avec son menton volontaire et ses yeux noirs tout aussi décidés, il donnait l'image parfaite du jeune rebelle. L'intonation agacée de sa voix grave confirma l'idée qu'on pouvait se faire de lui.

– Alors ? Il est toujours en réunion ?  
– Tu vas devoir encore patienter un peu mon p'tit Lambert.

Les traits déjà crispés de son p'tit Lambert se tendirent encore plus et sa voix s'amplifia d'un coup.

– Ouais, ouais ! Ça fait trois fois que je viens. Rabourit devait me montrer mon dossier à dix heures et demie.  
– Je sais bien, Lambert. Mais sois patient. C'est une qualité dans la vie que d'être...  
– J'mens fous d'avoir des qualités ! C'est midi et je voudrais manger avant de retourner bosser.

Madame Mauricette respira à fond mais préféra ne pas répliquer. Une lueur ironique brilla dans les yeux de Lambert.

– Vous savez quoi, Madame Mauricette ? Rat Pourri ne discute pas avec madame Pelletier... la Biscotte, si vous préférez...

Cette fois-ci, la voix faussement enjouée de madame Mauricette prit des intonations de porte grinçante.

– D'abord, tu vas commencer par rester poli, sinon j'appelle Jean-Nono.  
– Vous pouvez, mais tous les éducs sont au Buffalo Grill pour fêter les vacances d'été.  
– Et bien, je lui en parlerai quand il rentrera.  
– Ouais, ouais. Et moi, si j'avais dit que monsieur Rabourit ne discute pas avec son adjointe mais que...

Il fit la bouche en cul de poule et lâcha plusieurs smacks sonores.

– LAM-BERT ! rugit madame Mauricette en manquant de peu de glisser de sa chaise. Retire immédiatement tes insinuations mensongères, sinon je le dis à monsieur Rabourit.  
– Des mensonges ? Allez regarder par les fenêtres des chambres du deuxième et vous verrez si c'est de la mytho.  
– Tu nous as si souvent menti, que ce n'est pas aujourd'hui que je vais te croire.  
– Même pas vrai ! rétorqua-t-il. C'est vous qui n'avez jamais voulu me croire.

Il exhiba un portable, un Samsung dernier cri et promena négligemment son index sur l'écran tactile.

– Il est bien beau ce téléphone. Tu es sûr qu'il est vraiment à toi ? Ce ne serait pas la première fois que tu en voles un. Hein, Lambert ?

Pour toute réponse, il pencha la tête et lui décocha un sourire en coin. Un sourire narquois qui n'appartenait qu'à lui et qui avait le don de mettre les nerfs en pelote aux éducateurs les plus placides. Il posa le portable sur le bureau.

– Ça vous dirait de voir ?

À la fois sceptique et excédée, elle répondit par un non de la tête et fit mine de s'intéresser à ses mails. Mais Madame Mauricette était plus curieuse qu'un chaton. Elle ne résista pas bien longtemps. Ses yeux se détournèrent de son écran d'ordinateur pour celui du téléphone. D'abord, elle reconnut la fenêtre ouverte du bureau, puis son chef. Il avait beau être de dos, il restait parfaitement identifiable dans son éternel costume sombre à rayures. Elle examina plus en détail la photo et exhala un *Oh la, la, mon Dieu !*

– Je n'y crois pas, chuinta-t-elle. Avec madame Pelletier...

– Et celle-là, vous n'y croyez pas non plus ?

Là, on pouvait y voir madame Pelletier qui, les bras autour du cou de monsieur Rabourit, l'embrassait langoureusement.

– Pas possible... re-chuinta madame Mauricette.

– C'est ce qu'on appelle le baiser torride, rigola Lambert.

– Oh la, la ! Je n'y crois pas... Si madame Rabourit savait ça.

La porte du bureau directorial s'ouvrit d'un coup sur monsieur Rabourit. C'était un petit homme d'une cinquantaine d'années, ventripotent, avec des cheveux grisonnants. Il était flanqué de son adjointe, une grande et mince femme rousse d'au moins dix ans sa cadette. En découvrant Lambert, les traits déjà sévères du directeur se durcirent encore plus.

– Qu'est-ce que tu veux, toi ?

– Je venais consulter mon dossier.

– Ah, oui ? Je n'ai pas eu le temps de le préparer. Reviens cet après-midi.

– Vous m'aviez convoqué ce matin...

– Peut-être, mais avec les vacances qui arrivent, madame Pelletier et moi, nous sommes débordés de travail.

Lambert toussa pour dissimuler son fou rire. Madame Mauricette resta impassible.

– Et puis, je crois qu'il est l'heure d'aller déjeuner, n'est-ce pas mesdames ?

Les dames agitèrent la tête de haut en bas, aussi rythmées que deux petits chiens en plastique sur la plage arrière d'une voiture. Une bouffée de colère chauffa les joues de Lambert.

– Mais moi, je travaille cet après-midi. Déjà que j'ai pris ma matinée pour...

– Tu apprendras que dans la vie on ne fait pas toujours ce qu'on veut. À tout à l'heure, jeune homme !

D'un geste de revers de la main, il lui fit signe de sortir. La gorge nouée par la colère et l'humiliation, Lambert tourna les talons sans répondre. Il descendit l'escalier en tapant le mur du plat de la main.

– Débordés de travail... foutaises, ouais !

Il allait passer la porte d'entrée lorsqu'il s'arrêta net. Il hésita, revint sur ses pas et courut s'enfermer dans les toilettes. Déjà, monsieur Rabourit descendait l'escalier, accompagné par son adjointe et madame Mauricette. Il ouvrit la porte du hall d'entrée, s'effaça galamment pour les laisser passer, puis la referma à clef. Lambert sortit des toilettes en maugréant :

– Vous me snobez parce que pour vous, je ne suis qu'un paumé de la vie.

Il attendit qu'ils entrent dans le bâtiment du réfectoire et remonta au secrétariat. Sur le bureau de Rabourit, il y avait plusieurs dossiers empilés. Il les examina un à un, le sien n'y était pas. La moutarde lui monta au nez. Ce serait trop bête de prendre tous ces risques pour rien. Il promena son regard charbonneux autour de lui et vit l'armoire.

Elle était juste à côté de la fenêtre. Par chance elle n'était pas fermée à clef. Elle contenait une dizaine de boîtes à archives en carton alignées sur les étagères. Elles étaient triées par ordre alphabétique. Il lut les étiquettes. *Broutain Mikael... Evrard Gaétan... Marchera Thomas...*

– Yeh !

*Mendoza Lambert.* Il extirpa une boîte d'entre les autres.

– Et si je le gardais ? marmonna-t-il. Après-tout c'est mon dossier.

Il allait quitter les lieux, lorsqu'une sonnerie de téléphone portable le fit se figer. Il était sur le sous-main du bureau et avait été visiblement oublié. L'écran était allumé. "*Nouveau message. Solange*" Lambert lu le texto sans état d'âme. *Je voulais te rappeler que ce soir, mes parents viennent dîner. Alors, même si tu as des réunions, tâche d'être à l'heure.*

– Hum... la femme de Rabourit...

Ses yeux noirs s'illuminèrent et un sourire vengeur lui tira les lèvres. Il enregistra le numéro sur le Samsung et y envoya méthodiquement les photos qu'il avait prises. Il quitta le bureau, son dossier sous le bras. Il n'avait pas atteint le rez-de-chaussée, que sonnait déjà le portable de monsieur Rabourit.

Au rez-de-chaussée, il retourna dans les toilettes et posa le Samsung bien en évidence sur le réservoir d'eau des WC, là... où il l'avait trouvé deux heures plus tôt. Puis, il s'assura que personne ne trainait dans la cour et quitta tranquillement le foyer.

Assis au fond du bus qui le ramenait au centre-ville, il ouvrit la boîte à archives. Il sortit une chemise en papier au hasard. Dedans, il y avait les rapports des éducateurs, souvent peu élogieux, surtout ceux de Jean-Nono. *Mendoza n'a aucune maturité, aucun sens des repères et sera complètement perdu lorsqu'il devra s'assumer...*

– C'est pour ça que tu me traites de paumé de la vie ?

Une autre chemise contenait une copie de son contrat d'apprentissage en plomberie avec monsieur Schmutz. Monsieur Schmutz, un colosse de près de deux mètres, d'origine alsacienne, avait été le déclencheur positif. Quand ça n'allait pas, monsieur Schmutz le disait, parfois ponctué d'un coup de pied au cul. Mais quand ça allait, il le disait aussi, de temps en temps accompagné d'un billet de dix euros. Grâce à lui, Lambert avait eu envie de réussir. Après avoir obtenu son BEP, il venait de décrocher son bac pro avec mention bien. Il n'y avait bien eu que le Boss pour y croire...

Il trouva une lettre manuscrite qu'il reconnut aussitôt et pour cause : c'était celle qu'il avait écrite au juge pour enfants, le jour même de ses dix-huit ans. Dans sa lettre, il lui demandait de retrouver sa mère. Une feuille agrafée au dos le fit frémir. C'était la réponse du juge et datait de plus de deux mois. Pas plus tard que la semaine dernière, Rabourit lui avait assuré qu'il n'avait toujours rien reçu.

*...Mes services ont bien pris en compte la demande de Lambert Mendoza. Après avoir rencontré sa mère, madame Florence Mendoza...*

– Ma mère s'appelle Florence ?

*... je suis au regret de vous faire savoir qu'elle ne souhaite pas nouer de contact avec ses enfants...*

Il s'arrêta de lire. Un goût amer lui emplit la bouche, un goût qu'il connaissait trop bien depuis son enfance : celui du rejet. Mais aujourd'hui, ce goût était encore plus amer. Il en aurait pleuré, sauf que ça faisait des années qu'il ne pleurait plus, que ses yeux restaient désespérément secs. Il avait trop pleuré d'un coup, quand à douze ans, ceux qu'il considérait comme sa famille, l'avaient déposé dans ce foyer, comme on se débarrasse d'un chien à la SPA. Pourquoi Rabourit ne lui avait rien dit ? Une envie de tout démolir le prit aux tripes, comme ça lui arrivait quand il se prenait la tête avec Jean-Nono.

En froissant les papiers, un post-It glissa d'entre les feuilles et tomba à ses pieds. Il le ramassa et lu le texte griffonné : *De notre côté, nous informons également le centre de Nevers où se trouve actuellement Paul Mendoza, le frère cadet de Lambert.*

Éberlué, il se mordit l'index pour être sûr qu'il ne rêvait pas tout éveillé.

– J'ai un frère ?

Il manqua d'en louper son arrêt. Il descendit du bus et courut d'une traite jusqu'à un petit immeuble. Il grimpa quatre à quatre l'étage qui menait à son appartement. Un petit trois pièces que lui octroyait l'aide à l'enfance depuis sa majorité et ce, jusqu'à ses vingt et un ans. Cet appartement, il le partageait avec Jonathan, un ancien pensionnaire du centre. C'était un joyeux fêtard qui, depuis que les cours à la fac étaient terminés, confondait souvent midi et minuit et avait une fâcheuse tendance à mettre beaucoup de Whisky dans son Coca.

Jonathan n'avait pas supporté le divorce de ses parents. Il avait refusé de rester avec sa mère et encore moins voulu aller vivre chez son père. Après plusieurs fugues, le juge avait ordonné son placement au foyer d'Amiens. Jonathan était resté bon élève. Les études étaient devenues son leitmotiv. Non seulement il avait obtenu son bac, mais avec la meilleure moyenne du lycée. Du jamais vu au centre, selon madame Mauricette. Depuis, Jonathan étudiait le droit à la fac.

Lambert claqua volontairement la porte derrière lui.

– C'est qui ? bêla une voix ensommeillée.

– Jean-Noël, répondit Lambert en prenant une voix de canard.

Jonathan déboula dans l'entrée. En découvrant Lambert, ses épaules s'affaissèrent. Il promena ses doigts dans ses cheveux châtain perpétuellement en bataille, sa façon à lui de se coiffer.

– T'es pas drôle, Bébert.

Lambert brandit la boîte en carton sous le nez de Jonathan.

– J'ai un frère !

– C'est quoi ton délire ?

– J'ai un frère, j'te dis. La preuve !

Il lui fit lire la lettre du juge et le post-It. Jonathan promena une nouvelle fois ses doigts dans ses cheveux, sa façon à lui de réfléchir. Lambert ne cessait de trépigner.

– Alors ? Qu'est-ce que t'en penses ?

– Faut que j'aille pisser.

– Je squatte ton ordi, cria Lambert en se ruant dans la chambre de Jonathan.

L'ordinateur était allumé. Lambert se connecta sur le site des pages jaunes et tapa : *aide à l'enfance Nevers*. Un numéro s'afficha et qu'il composa aussitôt. Une voix impersonnelle lui répondit :

– Foyer de l'enfance de Nevers, j'écoute ?

Lambert se demanda un instant si madame Mauricette n'avait pas une sœur jumelle. Il y alla de sa voix la plus aimable :

– Je voudrais parler à Paul Mendoza, s'il vous plaît, Madame.

– C'est de la part ?

– De Lambert Mendoza.

– Vous êtes qui par rapport à Paul ?

Lambert sentit son cœur accélérer dans sa poitrine. L'émotion lui bloqua la respiration.

– Son frère.

– Je ne suis pas habilité à vous le passer. Vous devez d'abord demander l'autorisation au juge.

– Mais enfin, Madame ? Je suis son frère...

Trop tard, la Madame avait raccroché. Il serra les poings de rage. Jonathan réapparut en se grattant l'arrière du crâne.

- Y a peut-être un moyen de le contacter sans passer par le centre.

Lambert le dévisagea avec autant d'espoir qu'un chien qui attend sa friandise. Sous ses airs rêveurs, Jonathan n'était jamais à court d'idées.

- Va sur Face de bouc. On y trouve tout le monde.

Pour un peu, il l'aurait embrassé. Il se connecta sur sa page Facebook et tapa Paul Mendoza. Il lança la recherche et retint son souffle.

- Ah, quand même...

Une quinzaine de personnes s'appelaient Paul Mendoza.

- Il faut procéder par élimination, fit Jonathan. Ces deux-là sont Italiens et ceux-là sont trop vieux.
- Pourquoi trop vieux ?
- Ils ont écrit *ton frère cadet*. Ton frangin est donc forcément plus jeune que toi.

Lambert ne répondit pas. De sa jeune enfance, il se rappelait vaguement d'un petit lit. Le sien, lui semblait-il. Il se souvenait aussi d'une porte qui s'ouvrait et la lumière qui l'aveuglait. Il avait très peur de cette lumière, car souvent des cris l'accompagnaient, ainsi qu'une forte odeur de cigarette. Il y avait aussi des pleurs de bébé qui le réveillaient parfois. Un jour, la porte s'était ouverte, cette fois sans cri et sans odeur. Des bras l'avaient soulevé et l'avaient emmené rejoindre la lumière...

- Je parierais bien que c'est lui, murmura Lambert en cliquant sur la photo d'un jeune gars brun et qui posait près d'une moto, les doigts en V.
- Ça m'étonnerait, objecta Jonathan. Il habite à la rochelle et ton frère à Nevers.

Lambert cliqua sur la fiche suivante. Ce Paul Mendoza était blond et filiforme. Il n'avait pas indiqué où il vivait. Juste qu'il parlait anglais, espagnol, russe, chinois, aimait le PSG, le karaté, Secret Story et Nabilla. Il comptait trois cent dix-huit amis.

- Ça pourrait être lui, hasarda Lambert. Je lui écris ?
- Va d'abord regarder le profil du dernier.
- Laisse tomber ! Mon frère ne mettrait pas un marsupilami en photo de profil.
- Justement. Si c'est vraiment ton frère, je n'en serais pas si sûr...

Lambert le fusilla du regard mais cliqua sur l'image. Paul Mendoza ne donnait aucun détail de sa vie. Son mur n'était apparemment visible qu'à ses amis. Il cliqua sur le dossier des photos, sans grande conviction. Des images apparurent. Celle du marsupilami, une affiche de Pirates des Caraïbes, la Jacquette du film Les Choristes et la photo d'une église.

- Soit c'est l'autre, soit il n'est pas sur Face book.

Comme il allait fermer la page, Jonathan posa son index sur l'écran.

- Lis le commentaire !
- *Cloître Saint Gildard de Nevers*.
- Nevers ! triompha Jonathan en lui donnant une tape sur la tête. C'est lui ton frère.
- Mon frère ? Un marsupilami ?

Il cliqua pour l'ajouter à sa liste d'amis et commença à rédiger un message : *je m'appelle Lambert Mendoza. Je suis ton frère...* Il réfléchissait à ce qu'il pourrait bien ajouter, lorsque deux coups de klaxon insistants résonnèrent. Jonathan alla à la fenêtre.

- C'est ton boss.

Monsieur Schmutz lui avait donné rendez-vous en bas de l'immeuble à quatorze heures. Une camionnette blanche était garée le long du trottoir. Le Boss était aussi ponctuel qu'un coucou suisse. Lambert cliqua sur *envoyer la demande d'ajout*, fonça dans sa chambre et cacha la boîte en carton sous son lit. Puis, il dévala les escaliers en se demandant quel visage pouvait bien se cacher derrière ce marsupilami...

